

XYZ. La revue de la nouvelle

Pauline

Sabica Senez



Numéro 66, été 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4053ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Senez, S. (2001). Pauline. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (66), 69–73.

Pauline

Sabica Senez

À la fenêtre, toujours du pareil au même. Une pluie drue, une neige tendre ou un soleil étourdissant. Oui, toujours, du pareil au même. Mais pour ce qu'elle en sait... Tout ce qui vient du ciel lui demeure étranger, un mystère qu'il ne lui viendrait même pas à l'idée de percer.

Pauline fait les cent pas dans sa lourdeur de tous les jours. Une pesanteur qui en ferait rougir plus d'une mais qui, dans cet appartement bourré de bibelots et de meubles, ne constitue qu'un détail de plus à passer sous silence.

Pauline fait les cent pas parce que c'est ce qu'elle veut. User le tapis à longs poils semble être la seule activité à laquelle elle se livre. Elle s'en contente sans s'en réjouir ni s'en plaindre.

Pourquoi, au fait, penserait-elle à la petite fille qu'elle a un jour été, un bonnet rouge sur la tête, dévalant en luge de bois la pente abrupte de ses onze ans ? À qui pourrait-elle confier les souvenirs et les déceptions, tous ces soirs mémorables où elle a montré son cahier d'exercices à des parents muets devant l'ange collé dans la marge ? Pourquoi se réjouir d'une enfance passée sans trop de douceur, sans trop de cris non plus ?

Pauline, si elle s'en souciait le moins, qualifierait cette enfance de tout à fait normale. Il est vrai, pourtant, que Pauline est une femme exceptionnelle.

□

Aucune bête dans cet appartement. Elle ne saurait que faire d'un chat, d'un poisson, ni même d'un oiseau, de ce genre de *choses* que les humains — elle avait vu ça quelque part — semblaient prendre plaisir à affubler d'un petit nom tendre et familier. Non, aucune bête pour meubler ce qui était déjà trop rempli.

Pauline était seule la plupart du temps, mais cette solitude n'était pas un mal à réparer ni à conjurer. Faut-il le dire ? Rien

n'était pour elle un combat, ni une trêve dans le combat, ni une guerre contre d'autres ou contre elle-même. Pour Pauline, la vie était une succession de journées, point.

C'était un mardi. Elle le savait parce que Ted, son mari, lui avait lancé l'hebdomadaire « Tu manges toute seule, oublie pas, c'est mon soir de bridge ». Bridge. Ce mot, elle le trouvait étrange parce que trop entendu. Bri-dje. Comme ces ou-bli-pâ-ci-oublipâ-ça qu'elle se répétait machinalement chaque fois qu'elle verrouillait la porte derrière le grand Ted, c'est-à-dire chaque matin vers 7 h 50. Elle se rappelait rarement pourquoi il les avait une fois de plus prononcés, ce qu'étaient ces *ci* et ces *ça*, mais ça n'avait, devait-elle croire, aucune espèce d'importance puisque le cours de ses journées à elle n'en était jamais affecté.

C'était donc un mardi. L'amateur de cartes (il fallait bien être amateur de quelque chose) était rentré le soir aussi calme qu'à son habitude avec, pour toute expression, un manque flagrant d'enthousiasme. Il avait refermé la porte derrière lui, enlevé ses chaussures humides et déposé sur la table de la cuisine une quinzaine, peut-être plus, de pièces de dix cents gagnées aux cartes. Il avait lancé à Pauline un « Maudite vie plate ! », il était ensuite allé s'asseoir dans le La-Z-Boy, avait posé une main lourde sur la cuisse de son épouse et n'avait plus rien ajouté.

Le temps s'était figé dès qu'elle avait senti cette main sur sa cuisse. Le temps s'était figé ou Pauline s'en était extirpée. À cet instant, le grand Ted n'avait pas compris le poids des mots qu'il venait de souffler, presque distraitemment, presque sans y penser. Il avait lancé cette phrase tout d'une traite, sans même savoir s'il allait être entendu.

Le grand Ted, cinquante-neuf ans, chauve et vendeur de systèmes de climatisation, allait mettre quelques jours avant de comprendre l'ennui qui l'attendait pour les sept ou huit prochaines années.

□

Trois jours de silence. Trente-six heures interminables. Trente-six heures de questions sans réponse, de monologue ennuyant (une torture pour un amateur de bri-dje), interrompus seulement par quelques heures de sommeil.

Pauline ne parlait plus. « Elle doit être fâchée après moi », se disait Ted pour tenter de se rassurer.

Qui des deux avait le premier entamé l'usure du tapis, celui d'avant-avant, acheté chez La Baie lorsqu'ils avaient emménagé dans ce quatre-pièces coincé entre deux carrés d'asphalte ? D'abord ce fut Ted, le grand Ted. Creusant, sillonnant la moquette de la cuisine au salon, puis du salon à la cuisine, puis de la chambre à la salle de bains parce qu'il hésitait souvent entre une douche brûlante et un lit glacial. Parfois, aussi, il s'arrêtait à la fenêtre du salon, d'où il avait une vue imprenable sur son désarroi et sur son entrée de garage.

— Bon sang, Pauline ! Qu'est-ce que j'ai fait de si terrible ?

— ...

— Ça va-tu durer longtemps ?

— ...

Comment dépeindre l'état des lieux et celui de Ted ? Comment rendre cette silencieuse confusion sans la confondre avec une banale séance de bouderie, résultat d'une tout aussi banale chicane entre cet homme et cette femme depuis longtemps usés par les intempéries ?

Nous n'étions ni en novembre ni en mars. Ted avait conclu à rabais que la fatigue d'un hiver proche ou de celui qui s'éternise n'était pas en cause. Le beau-frère avait téléphoné deux fois la semaine dernière, ce n'était donc pas non plus l'égoïsme fraternel qui devait être pointé du doigt. Ni les soirées trop vides ? Ni les chaussettes sales des vingt-trois dernières années ? Ni la morosité perpétuelle dont on s'accommodait « me semble » assez bien, alors quoi ?

Le temps s'était figé dès qu'elle avait senti cette main sur sa cuisse. Le temps s'était figé ou Pauline s'en était extirpée. Puis, un grand souffle lourd et triste, puis un vide.

On croira que le temps avait stoppé son œuvre sur Pauline au moment où son cerveau avait enregistré les mots que son grand

Ted avait prononcés, comme un innocent, comme un imbécile de mari trop souvent pas là. De petites fibres électriques s'amusaient à jongler dans la tête de Pauline avec les mots de Ted et la sensation laissée par sa main moite sur sa cuisse gauche, un bruit de fond de télé aussi. Môm-ditt-vi-platte.

Devant elle, tout autour, cette pelouse bleu pastel, tout un champ à perte de vue. Les bibelots rapportés de Floride par son frère, ces murs peints et repeints en blanc cassé, les fauteuils marqués par les corps lourds et trop souvent immobiles. Tout autour, quelques photographies de neveux et nièces qui ont traversé l'enfance avec ces sourires crispés qu'on dévoile aux photographes professionnels. Tout autour, des gestes quotidiens, des objets défraîchis, une porte qui grince, un rond de poêle qui ne chauffe plus aussi bien. L'ouvrage qu'il faut sans cesse recommencer, toutes ces choses à faire, à refaire, et qui ne laissent, pour seules traces, toujours, que des flocons de poussière et quelques taches de graisse.

Ted, au bout de ces trois longues journées, avait conclu que la transformation subite de son épouse *devait* être le résultat de quelque chose qui s'était passé avant son retour à la maison ce mardi-là. Il était tout à fait exclu pour lui que cette phrase lancée presque distraitement, presque sans y croire, ait un quelconque rapport avec ce qui lui empoisonnait à présent l'existence. Il n'avait pas dit à Pauline qu'il ne l'aimait plus, ni même qu'il la détestait ou la trouvait laide ou grosse, ennuyante ou pas comme les autres. Non, rien, se disait-il, qui aurait expliqué l'état désastreux des lieux.

Ted acheva ce vain monologue en criant à Pauline qu'elle était folle.

Le quatrième jour, Pauline avait recommencé à lui parler et il crut que toute cette histoire allait enfin connaître sa fin, que le quotidien reprendrait sa place et que sa femme reviendrait à de meilleures dispositions envers lui. Mais Pauline, la ronde Pauline, contrairement aux souhaits de l'amateur de bri-dje, ne parlait plus que pour répondre aux questions d'ordre élémentaire. Répondre « rien » lorsque son mari lui demandait ce qu'elle

comptait faire de sa journée, un vague « je sais » pour qu'il la laisse tranquille et, surtout, d'innombrables *humm* et *han-han* constituaient la majeure partie de ses rares propos.

C'est ainsi que se profilèrent les années, que Ted se mit aussi au bowling et à l'ébénisterie pour remplir un peu cette solitude à deux, ou plutôt cette solitude qu'il ne pouvait plus, désormais, partager avec Pauline, sa Pauline.

Nous croirons, qui d'autre s'en soucierait, que le temps avait stoppé son œuvre sur cette femme au moment où son cerveau avait enregistré les mots que son grand Ted avait prononcés, comme un innocent, comme un imbécile de mari que le bri-dje amusait une fois la semaine. Dans la tête de Pauline, de petites fibres électriques jongleront encore, et longtemps, avec les mots de Ted et la sensation laissée par sa main moite sur sa cuisse gauche, un bruit de télé aussi.

Mô-ditt-vi-platte.

Pauline n'avait peut-être pas envie qu'on le lui rappelât. Simplement.